



## Cahiers d'Asie centrale

19-20 | 2011  
La définition des identités

---

# Identités et solidarités du quartier industriel des constructeurs aéronautiques de Tachkent

*Identity and solidarity among the aeronautic builders of the industrial area of Tashkent*

**Mathieu Lembrez**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/1466>  
ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011  
Pagination : 303-325  
ISBN : 978-2-84743-041-7  
ISSN : 1270-9247

### Référence électronique

Mathieu Lembrez, « Identités et solidarités du quartier industriel des constructeurs aéronautiques de Tachkent », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 19-20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/1466>

---

## Identités et solidarités du quartier industriel des constructeurs aéronautiques de Tachkent

Mathieu LEMBREZ

Nous nous proposons ici d'illustrer quelques dynamiques de l'édification des identités et solidarités à l'œuvre au sein de populations d'un quartier industriel de Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan.

Ces observations, originales de par la spécificité du terrain et des perspectives adoptées, mettent en lumière les processus de recomposition identitaire des populations urbaines, ethniquement et culturellement mixtes de l'Asie centrale depuis la *perestroïka* et les indépendances des États de la région. Les citoyens font moins souvent l'objet d'études que les communautés rurales ou les membres de la nationalité titulaire. Cela tient sans doute au fait que les mouvements de traditionalisation et de (re)islamisation ont, par leur amplitude, leur caractère ostentatoire, leur rapidité et leurs conséquences – immédiates ou potentielles – sur les comportements politiques et sociaux, très tôt attiré l'attention des gouvernements, des chercheurs et des organisations internationales.

Cette recherche, menée entre 2004 et 2008, ambitionne, au-delà de la documentation monographique, de saisir des constructions idéologiques et des pratiques répandues non seulement au sein de populations urbaines liées à l'industrie soviétique, mais également dans de larges sphères des sociétés centrasiatiques.

Le quartier des constructeurs aéronautiques de Tachkent compte plus de 30 000 habitants. Il est situé dans le *hokimiyat* "municipalité urbaine" Hamza, le plus industriel de la capitale ouzbèke. Si le *hokimiyat* dans son ensemble présente les plaies de la désindustrialisation consécutive à la rupture des liens économiques soviétiques, le quartier des constructeurs aéronautiques en est particulièrement emblématique. Essentiellement composé de grands ensembles d'habitation, construits dans la seconde moitié des années 1960 autour de "la plus grande usine aéronautique de l'Union", appelée Tchkalov, il était destiné, conformément au modèle

---

*Mathieu Lembrez est doctorant, participant au projet ANR "Caucase et Asie centrale postsoviétiques : un autre Sud ?" (Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen – École des hautes études en sciences sociales). Thèmes de recherche : Développement, pauvreté, flux migratoires dans l'espace postsoviétique. Contact : mathieulembrez@yahoo.fr*

soviétique courant, à loger le collectif de travail et, au-delà, à impulser une urbanisation étroitement associée à une activité de production.

La mobilité résidentielle étant très limitée, il abrite, aujourd'hui encore, une majorité de personnes liées, de près ou de loin, à l'usine aéronautique. En ce sens, *aviasozlar shaharshaci* (l'appellation officielle de ce quartier en ouzbek) reste dominé par une mono-industrie en crise<sup>1</sup>.

C'est pourquoi l'examen des identités ne peut se passer de celui de l'évolution du rapport entre les populations du quartier et l'usine aéronautique, rapport où s'inscrivent également les positionnements vis-à-vis de l'industrie, du savoir, de l'URSS et de la Russie, qui façonnent de nouveaux clivages au sein de l'espace urbain.

### **Déstabilisation d'une identité plurinationale fondée sur le travail, l'usine et l'URSS**

Le trait dominant de ce quartier est d'abord le caractère plurinational (au sens soviétique, encore en cours, des "nationalités"<sup>2</sup>) de la population, dont le destin est intimement lié à l'histoire de l'Union soviétique.

Fleur de l'industrialisation stalinienne, et fruit du déménagement fondateur de l'usine depuis la région de Moscou vers Tachkent, devant l'avancée des troupes nazies, en 1942, il s'est nourri de l'effort de guerre et de l'afflux de main-d'œuvre lors de la reconstruction d'après-guerre et a relevé les défis de la reconversion, puis s'est développé de manière continue, bénéficiant jusqu'à la perestroïka de la politique de mobilité des spécialistes soviétiques. Chaque fois, l'usine fut le médiateur privilégié entre la République ouzbèke, pays d'accueil, et ses salariés, pour la plupart nés dans d'autres Républiques de l'Union et constituant de fait le noyau dur des habitants du quartier.

En conséquence, les solidarités locales sont ici moins fonction des lignées familiales ou de la terre d'origine que de l'appartenance, actuelle ou passée, au collectif de travail. Le rôle de l'usine dans l'identité des habitants et dans les solidarités qui émaillent les relations quotidiennes reste prépondérant, survivant dans une certaine mesure à la détérioration du cadre salarial.

Nous verrons que cette relation forte perdure symboliquement, fondée sur une communauté de destin et une certaine identité des trajectoires

<sup>1</sup> Soulignons d'emblée que, dans un tel contexte de dégradation sociale, les nouvelles classes d'âge ne cherchent pas à représenter un groupe, mais à accéder à une forme de reconnaissance individuelle. Si le groupe ne "se dit" plus, il n'en continue pas moins d'exister, mais ne sort du mutisme que dans la familiarité. C'est à ce niveau, souvent périlleux d'un point de vue méthodologique, que doit alors se situer la recherche.

<sup>2</sup> Rappelons que, dans la conception soviétique, la nationalité se distingue de la citoyenneté et renvoie à une origine ethnoculturelle, voire religieuse. En l'occurrence, le quartier et l'usine restent considérés comme "russes", mais ce terme englobe en fait l'ensemble des nationalités non-ouzbèkes et non-musulmanes.

familiales : l'enracinement en Ouzbékistan ou, plus exactement, à Tachkent s'est opéré *via* l'entreprise qui fournissait travail, logement, services culturels, médicaux, structures scolaires, sportives et, surtout, agissait en véritable médiateur social et politique. La relation de dépendance vis-à-vis de l'entreprise a ainsi survécu à l'Union soviétique, bien que l'entreprise elle-même ait été maintenue administrativement moribonde depuis l'indépendance. La paralysie industrielle qui frappe l'Ouzbékistan depuis l'indépendance a fortement affecté une population profondément liée à ce secteur.

### *Paupérisation et déclassement des populations industrielles*

Dans le contexte de crise engendrée par la rupture des liens politiques, économiques et industriels soviétiques, les populations ouvrières ont subi collectivement une paupérisation sans précédent et une diversification professionnelle forcée<sup>3</sup>. Reposant parfois sur des compétences techniques acquises à l'usine (travaux de bâtiment, plomberie, réparation de machines, manufacture de pièces de rechange, etc.), mais le plus souvent totalement déconnecté de la profession (taxi, gardien), ce type de reconversion professionnelle n'est pas vécu comme tel mais considéré comme une solution honteuse de survie, dont la disparition de l'Union soviétique et les dirigeants du pays devenu indépendant sont systématiquement jugés responsables.

À l'appauvrissement et à la chute du prestige social, à la déprofessionnalisation et à la déqualification, s'est ajouté un sentiment de relégation et d'exclusion des réseaux d'entraide, dont on juge qu'ils reposent désormais sur la corruption et les passe-droits.

Alors que les réseaux d'entraide s'activent habituellement sur des bases familiales, d'autres se sont ici spécifiquement développés sur la base de l'interconnaissance au sein du collectif aéronautique, par le biais, cette fois, du travail. Cette entraide fondée sur l'appartenance passée au collectif de travail prend d'ailleurs quelquefois la forme de l'organisation d'une petite production artisanale ou de sous-traitance (en lien avec l'activité de l'usine ou non), mobilisant le capital humain, et parfois matériel, de l'entreprise aéronautique.

Les sentiments d'exclusion dominent cependant et renforcent par la négative l'identité des "Tchkaloviens", même pour ceux qui ne travaillent plus à l'usine, ou pour les jeunes qui n'y ont jamais mis les pieds.

---

<sup>3</sup> Les effectifs de l'entreprise aéronautique s'élevaient à plus de 30 000 salariés avant la perestroïka, contre « quelques milliers » y travaillant régulièrement aujourd'hui, ce qui ne signifie pas nécessairement quotidiennement : une importante masse flottante de salariés, en effet, n'est plus sollicitée qu'en fonction des commandes et de l'activité industrielle de l'association, ou plus précisément de tel ou tel atelier (Source : direction de l'entreprise).

*Individualisation et morcellement des collectifs*

L'application brutale des rapports de marché à l'ensemble de la vie sociale se traduit, dans la sphère du travail, par la précarisation et l'individualisation des contrats de travail, dont l'idée même perd sa pertinence, tant la place croissante prise par le travail informel et/ou secondaire est écrasante. Elle se reflète également dans la restructuration de l'entreprise elle-même. Cette tendance à l'"informalisation" du travail est d'autant plus sensible et saillante dans les entretiens que le régime salarial pré-existant semblait stable. Une fois cette frontière entre formel et informel estompée, une banalisation des pratiques clientélistes, sorte de "formalisation de l'informel" s'est instaurée, se traduisant notamment par une extension des relations de dépendance contractées sur le lieu de travail à toutes les autres sphères où évolue l'individu, y compris dans sa famille.

La dynamique d'individualisation des relations de travail, issue du paternalisme, fut accélérée par un morcellement du collectif à la fois interne, au sein de l'entreprise elle-même, et externe, par la multiplication des PME autour de l'usine, qui se sont développées rapidement grâce aux ressources humaines et matérielles de celle-ci.

En effet, l'entreprise fut, en 1995, transformée en société par actions, dont la majorité des avoirs devait rester propriété de l'État, en raison du caractère stratégique de son activité. Dans la foulée, elle a été réorganisée, en l'occurrence fragmentée, afin d'autonomiser financièrement chacune de ses branches avec l'objectif de pouvoir, à terme, lui attribuer une valeur marchande permettant les transferts de propriété et la privatisation. Concrètement, cela s'est traduit par l'éclatement de l'usine en ateliers, placés chacun sous une direction autonome.

La fragmentation d'une grande entreprise unifiée soviétique en une multitude d'unités, autorisées à passer des contrats directement avec les clients (entreprises comme particuliers), chacune à la recherche de son équilibre budgétaire, a eu, outre des résultats économiques médiocres, des conséquences désastreuses sur les solidarités du collectif de travail.

La visibilité de celui-ci s'est estompée, alors que les effectifs chutaient (de près de 90 % dans certains ateliers) et que les "spécialistes", frustrés de la pauvreté des commandes et de l'insignifiance de leurs salaires (moins de 50 dollars par mois), démissionnaient en masse, renforçant ainsi le sentiment d'une décadence brutale de l'usine.

Bien que son impact ait été limité par un maintien "instinctif" de l'essentiel des rouages administratifs préexistants face à l'incertitude pesant sur l'avenir de l'entreprise, cette restructuration contribue à l'isolement des membres du collectif, ou du moins au recentrage des solidarités sur les relations directes, de vis-à-vis, qui se recréent quotidiennement au sein du seul atelier.

Ces transformations ont eu lieu sans débat, sans choix possible. Elles se sont réalisées de fait, parce que la situation économique (rareté des

commandes) et politique (autoritarisme et corruption) interdisait toute autre voie. Elles sont alors vécues et décrites comme une sorte de spirale, déplorable mais irrésistible, conséquence de l'effondrement du monde soviétique et de l'avènement du capitalisme.

### *Absence de médiatisation des conflits sociaux*

Les solidarités professionnelles de type syndical sont très limitées en raison de l'absence de syndicat indépendant de la direction. Tout conflit sortant du cadre consensuel (négociations entre le syndicat d'entreprise et la direction) étant légalement exclu, les solidarités entre les membres du collectif pour la défense de leurs intérêts sont réduites à la portion congrue. Cette carence est (mal) compensée par une multitude de microconflits, ou de constructions idéologiques les révélant : dénigrement systématique des cadres et des dirigeants de l'État et de l'entreprise depuis la perestroïka, mépris envers les traditions ouzbèkes (de la part des Russes, mais aussi des Ouzbeks eux-mêmes) ou encore vivacité des "conflits par procuration" – valorisation de figures "ennemies des ennemis", telles que les victimes de la répression des manifestations d'Andijan en 2005 (contre l'ordre présidentiel actuel), les combattants irakiens ou les États jugés aptes à résister à la politique étasunienne (Iran, Russie).

Les grèves existent pourtant, mais n'éclatent qu'à la suite de drames, généralement des suicides causés par des injustices dans le cadre du travail ou des retards de salaires. Si la question salariale est hégémonique, elle ne fait que coiffer un ensemble de mécontentements, liés à l'emploi, la discipline ou la hiérarchie, l'arbitraire, les passe-droits, les inégalités croissantes des revenus et de l'accès aux ressources, etc.

Par ailleurs, ces "conflits de proximité" n'ont, jusqu'à présent, jamais franchi les portes de l'atelier. Celui-ci constitue manifestement la cellule de base de solidarité des travailleurs du collectif. L'isolement est tel que les membres de l'entreprise aéronautique dans son ensemble sont rarement informés de l'existence d'une grève en son sein. Pourtant, les grèves s'avèrent très efficaces à court terme : les revendications sont presque toujours rapidement contentées, car la direction cherche avant tout à préserver l'image de paix sociale de l'entreprise, laquelle reste une référence pour le monde du travail dans le pays.

Ce type de conflit est habituellement géré par la hiérarchie intermédiaire. Mais dans cette entreprise aéronautique, étroitement encadrée par le pouvoir présidentiel, le moindre conflit frappe directement au cœur du système politique et, en premier lieu, dans ce qui en est la figure locale, accessible et symbolique, la direction. Les parties prenantes de cette lutte accusent donc leur faiblesse de part et d'autre. La direction et l'encadrement s'occupent davantage du maintien de l'ordre dans l'entreprise que de l'organisation du travail. Les salariés, de leur côté, ne parviennent pas à formuler leurs revendications, qui leur semblent d'emblée irréalisables dans le contexte postsoviétique.



Quartier des constructeurs  
aéronautiques.

Fresque  
Tachkent, juillet 2007.  
Photographies de l'auteur



**Image d'un bastion soviétique devenu enclave :  
glissement de l'identité professionnelle vers une identité résidentielle  
fondée sur l'entreprise**

Vestige soviétique, l'entreprise Tchkalov fait figure de refuge pour les principaux perdants de l'indépendance : « les ouvriers, les savants, les femmes et les vieux »<sup>4</sup>.

Avant, les citoyens ordinaires avaient des interlocuteurs auprès desquels ils pouvaient se plaindre et insister en espérant obtenir ce qu'ils voulaient. Les gens comprenaient le fonctionnement du système.

Le rythme de transformation des règles et des pratiques au sein de l'entreprise, plus lent que celui des réformes affectant, par exemple, les administrations publiques, fut un des principaux motifs pour rester membre du collectif durant la première décennie de l'indépendance. Les repères soviétiques s'y sont maintenus ou ont évolué de manière graduelle, permettant aux Tchkaloviens d'en conserver une certaine maîtrise. Ce faisant, les liens d'attachement et d'intégration au collectif se sont resserrés, mais sur la base, spatialisée (c'est-à-dire centrée sur le quartier des constructeurs aéronautiques), d'une communauté d'exclusion plutôt que sur celle de la production elle-même, qui n'apparaît plus que comme un arrière-fond hérité, vestige local d'un passé béant.

C'est encore par le biais des biens et services locaux reçus en héritage de l'entreprise que perdure une identité de la cité des constructeurs aéronautiques et que se cimentent, aujourd'hui encore, les solidarités de ses habitants.

*L'usine aéronautique, référent symbolique d'un quartier en cours de normalisation*

*Logements*

Le mode d'attribution des logements, obtenus en pleine propriété ou en usufruit (au cours des premières années de l'indépendance dans la plupart des cas), est le premier garant d'une communauté de voisinage vigoureuse. Celle-ci prolonge dans l'espace résidentiel, au-delà des activités liées à la production industrielle auxquelles la plupart des habitants ne prennent plus part, les relations d'entraide et de coopération qui prévalaient au sein du collectif. Chacun réactive son métier, son statut au sein de l'entreprise et de l'atelier ou sa position passée vis-à-vis des hiérarchies de

<sup>4</sup> Selon les termes d'une ouvrière de l'usine à la retraite. Ouvrière, femme, retraitée, ayant un fils encore à sa charge, qu'elle a élevé seule, elle se considère faire partie de ces « faibles » (jeunes, retraités, infirmes, malades, etc.) qui subissent de plein fouet l'effondrement des systèmes de protection sociale et l'affirmation d'un ordre patriarcal dit « traditionnel ». Cette idée est récurrente dans les entretiens et présentée comme une évidence.



l'entreprise, du parti ou du syndicat dans le cadre de son immeuble et de son quartier. Cet ordre importé du collectif de travail soviétique est considéré comme un facteur de stabilité dans un environnement incertain perçu comme hostile et les habitants, malgré le sentiment de paupérisation et d'abandon des services publics, affirment être attachés à leur lieu de vie, relativement moins délabré que la pauvreté ambiante ne le laisserait craindre.

*Un espace emblématique : le Palais de la culture des constructeurs aéronautiques*

Les figurations et mises en scène de l'entreprise de production aéronautique sont d'autant plus éclatantes que l'identité du collectif industriel est menacée et que le travail à l'usine est en perte de vitesse.

Le Palais de la culture des constructeurs aéronautiques, grand bâtiment central du quartier, est le point névralgique des événements qui rythment le temps. C'est un espace de réunion où se déroulent les banquets des différentes associations et clubs locaux. Son esplanade continue d'accueillir les kermesses, parades, etc., ou encore le grand sapin décoré à la fin de l'année. Lieu où se croisent les générations et les populations, le complexe du Palais de la culture affiche son lien organique avec l'usine, signalé par des pancartes, des badges ou des brassards portés par les organisateurs bénévoles qui encadrent ces manifestations. Le calendrier culturel et politique dans son ensemble est maintenu sous le signe de l'entreprise, promue garante d'une continuité avec le passé et d'une certaine stabilité, illusoire mais rassurante<sup>5</sup>.

Carrefour et articulation de la cité aéronautique, le Palais éclipse ainsi, par son rayonnement, la plupart des autres institutions locales, privées comme publiques<sup>6</sup>, à l'exception du bazar, qui en constitue en quelque sorte le pendant "moderne"<sup>7</sup>.

*Services locaux*

Les services culturels, médicaux, éducatifs, malgré leur rétrécissement drastique depuis l'indépendance, demeurent des repères relativement fiables et stables. Les personnes inscrites sur la liste des salariés

<sup>5</sup> Outre les fêtes soviétiques encore maintenues (le 1<sup>er</sup> mai ayant été évincé) : jour des anciens combattants, jour de l'armée de terre, de l'air, journée de la femme, les fêtes propres à l'Ouzbékistan indépendant sont désormais intégrées au calendrier, comme la fête de l'indépendance, le 1<sup>er</sup> septembre.

<sup>6</sup> Ici en effet, les bâtiments des comités de *mahalla*, tout comme les postes locaux de police, auxquels ils sont fréquemment associés, sont discrets, et leur nombre réduit au strict minimum.

<sup>7</sup> Le bazar Kadišev a été construit durant les premières années de l'indépendance. Il se trouve à l'extrémité opposée de l'usine, sur une ligne droite traversant le quartier aéronautique, et dont le Palais de la culture serait le centre. Réputé pour ses prix, la qualité de ses primeurs et une spécialisation en produits textiles importés d'Asie du Sud-Est et de Turquie, il concurrence l'usine en tant que référence du quartier.

de l'entreprise aéronautique (qu'elles soient ou non effectivement actives), ainsi que leur famille, bénéficient encore de l'accès aux soins médicaux dans la polyclinique de l'usine, bien que celle-ci ait déjà largement entamé la privatisation ou le transfert de ses activités au *hokimiyat*. Cependant, l'étendue des biens de l'entreprise est telle que cette dernière reste incontournable pour tout projet d'une certaine ampleur, notamment immobilier, envisagé au sein du quartier. Ainsi, une clinique de soins oculaires privée continuait jusqu'il y a peu à fournir aux salariés des traitements à tarifs avantageux (généralement complétés par l'entreprise), en échange d'un loyer modique pour la fourniture des locaux, qui appartiennent à l'entreprise. Ces "avantages" offerts par l'entreprise ne sont donc plus gratuits, mais échappent néanmoins aux mécanismes standards du marché. Ce faisant, ils contribuent au maintien d'un statut de salarié, alors même qu'il n'y a plus de salariat au sens classique du terme<sup>8</sup>.

De même, le Palais des pionniers propose des activités culturelles et artistiques tous les jours, sous forme d'ateliers animés par des professionnels ou des étudiants. Il offre aux enfants un espace ouvert et gratuit, dont les parents ont eux-mêmes bénéficié dans leur enfance. Il illustre la tentative de refondre les institutions liées à l'entreprise dans une structure spatialisée plus large : bien que situé dans le cœur historique de la cité aéronautique, animé et fréquenté majoritairement par ses habitants, il est cependant désormais géré par le *hokimiyat* de Hamza et est ouvert à tous les enfants de la circonscription.

#### *Fonction intégrative de l'usine et restructuration de l'ordre local par sa politique de recrutement*

Désormais incapable de fournir les ressources monétaires nécessaires à l'entretien quotidien de la population, l'entreprise a vu son rôle fortement décliner depuis le début des années 1990. De fait, elle a perdu le monopole de l'organisation des solidarités entre les habitants du quartier aéronautique au profit des solidarités familiales. Cependant elle demeure un créateur direct de lien social.

Outre le fait que les hiérarchies et catégories issues de l'usine structurent encore largement, comme nous l'avons vu, les identités à l'échelle du voisinage, mobilisant des références communes liées à la spécialité, l'atelier, l'année d'entrée à l'usine ou de départ à la retraite, etc., il apparaît que la politique de formation et de recrutement de l'entreprise, se fondant sur ses liens avec l'*aviakollež* "lycée aéronautique" et l'Institut national aéronautique d'État de Tachkent, a conservé sa vitalité, et même

---

<sup>8</sup> À cause de l'effondrement de l'activité de production, mais aussi, pour la minorité qui continue à travailler (dont certains occasionnellement, au fil des commandes), en raison du très faible salaire. Celui-ci, associé à la disparition ou à la faible qualité des services et "privilèges" offerts par l'entreprise, ne permet tout simplement pas de vivre dignement. En ce sens, le contrat salarial, tombé en désuétude, peut être considéré comme rompu.

connu une croissance depuis quelques années. Ces institutions ont, par ailleurs, la réputation d'être moins corrompues que beaucoup d'instituts et universités de la capitale.

Pourtant, la promotion intergénérationnelle propre à une telle structure, et qui représentait un modèle de paternalisme, a perdu son attrait. Le réseau familial reste un mode primordial de recrutement à l'usine, mais celle-ci n'assure plus comme auparavant la médiation privilégiée avec le parti et l'État.

Les "spécialistes", ingénieurs et ouvriers qualifiés formés à l'école soviétique, et dont la carrière se caractérise souvent par une mobilité géographique importante, se voient confier la charge de la formation des jeunes en apprentissage. En l'absence de travail productif régulier, cette réduction à la fonction de formateur est présentée comme un moindre mal. Elle permet d'échapper à la figure rampante de "l'inutile", du chômeur, du travailleur "superflu". Les dirigeants et responsables politiques peuvent alors mettre en avant l'image du bon spécialiste expérimenté et aguerri, qui transmet généreusement (quasi-gratuitement) un métier par amour de celui-ci, une relation digne, honnête – voire héroïque – au travail, assurant ainsi le lien entre l'époque soviétique et actuelle. Cet échange est possible grâce à l'attachement commun à la patrie, surtout basé, il est vrai, pour les constructeurs aéronautiques, sur les restes d'une fidélité envers l'Ouzbékistan soviétique.



ТАПОИЧ (*Taškentskoe aviacionnoe proizvodstvennoe ob''edinenie imeni V.P. Čkalova* "Union de production aéronautique de Tachkent V. P. Tchkalov"), entrée principale. Tachkent, juillet 2007. Photographie de l'auteur



*Navruz au Palais de la culture des constructeurs aéronautiques.  
Tachkent, mars 2006. Photographie de l'auteur*

Avec la réactivation du patriotisme et la mise en scène de la transmission des savoir-faire entre générations et entre nationalités, les ruptures s'estompent, le temps est évincé. Et, dans le même temps, la détérioration des conditions de travail et de vie attachées à l'usine.

Si l'adhésion effective à cette mythification est limitée, elle est néanmoins acceptée par nombre de "spécialistes", qui attendent de cette façon leur départ à la retraite, et par les apprentis qui, souvent recrutés à l'extérieur de Tachkent et issus de familles rurales, y voient un moyen de gagner une formation dans l'industrie, aussi peu valorisée soit-elle, et, surtout, une place légale dans la capitale<sup>9</sup>. Les logiques de l'honneur professionnel continuent donc de se transmettre, mais en pointillé et hors des canaux "dynastiques" de la famille.

En fin de compte, il s'agit bien d'un échange mutuel de dignité, conférant une utilité, une "employabilité" aux travailleurs âgés de l'industrie et une certaine autonomie, une perspective de progrès social et culturel aux jeunes recrues, souvent ouzbèkes : l'usine est perçue par ces dernières comme un moyen de desserrer l'étau des contraintes sociales, notamment familiales, d'ouvrir et d'élargir leurs cercles de solidarité, et est parfois décrite comme une enclave étrangère (les portes de l'usine ne sont-elles pas appelées les "douanes" ?) à leur portée. Ils développent d'ailleurs très

<sup>9</sup> Le droit de résider et de travailler à Tachkent est soumis à autorisation, cette réglementation ayant pour but de juguler la croissance urbaine.

vite un niveau élevé de familiarité et d'identification avec l'entreprise<sup>10</sup>, qui semble toujours jouer à plein son rôle intégrateur.

Si la transmission du savoir et de la tradition professionnels est effective, elle ne remet pas en cause la mise à mal de l'ordre territorial soviétique, se traduisant par la dissociation programmée des identités résidentielles et professionnelles. Les recrutements se font désormais essentiellement à l'extérieur du quartier aéronautique (et souvent même à l'extérieur de Tachkent) et n'offrent plus d'accès privilégié aux logements de celui-ci. L'imposition d'une comptabilité distincte entre les ressources industrielles et immobilières a amené l'entreprise à éponger ses passifs par la privatisation (vente ou don) de son parc immobilier et foncier.

### *Les prémices d'une ségrégation sociale ?*

Le paysage urbain est relativement stable depuis les années 1960, partagé entre quelques *mahalla* de maisons traditionnelles, peuplées majoritairement d'Ouzbeks, et les grands ensembles habités par une population mixte. Occupant une position centrale, à la fois démographiquement<sup>11</sup> et symboliquement, la *mahalla* Aviasozlar, qui s'étend du quartier historique de la cité des constructeurs aéronautiques (Dubovaâ) et du Palais de la culture des constructeurs aéronautiques au bazar, constitue le cœur de cet ensemble urbain.

Une nouvelle ligne de fracture apparaît, sociale. En effet, les postes de direction au sein de l'entreprise ont permis de bénéficier des meilleurs lots immobiliers lors des privatisations. Les enrichissements rapides qui s'en sont suivis se sont traduits par l'apparition de poches de richesse dans l'espace urbain, sous la forme de maisons plus cossues, à plusieurs étages, éparpillées dans les *mahalla* ou regroupées en lotissements. À l'opposé, les *obšežitie*, logements collectifs de neuf étages destinés originellement à accueillir les nouveaux salariés en attente d'un logement, se sont délabrés. Ils hébergent des familles rurales pauvres, et généralement sans *propiska* (enregistrement légal à Tachkent), donc soumises à l'arbitraire des autorités locales, patrons et forces de l'ordre.

L'association entre le quartier et le monde industriel n'en est pas moins quasiment naturalisée. Les élections de mai 2006 illustrent un phénomène fréquent : le transfert de référents identitaires entre les sphères résidentielles, professionnelles et sociales, et la confusion qui en découle. Alors que cette campagne locale concernait une circonscription géographique, les interventions lors des débats se sont très vite portées

<sup>10</sup> Les boutades, parfois acérées, de la part des jeunes recrues à l'égard des faiblesses de l'usine constituent bien une prise de distance ressentie comme vitale, mais masquent mal un attachement réel et une connaissance poussée de son histoire.

<sup>11</sup> Selon le président de la *mahalla* Aviasozlar, celle-ci compte actuellement 9 200 habitants, mais « au moins un habitant sur dix n'est pas enregistré », ce qui porte le nombre d'habitants de la *mahalla* à plus de 10 000, chiffre bien supérieur au plafond légal, ce qui la rend difficile à gérer. C'est pourquoi il demande la création d'une seconde *mahalla*.

sur les conditions sociales dégradées des “Tchkaloviens” et le candidat à la présidence de la *mahalla* Aviasozlar s’adressait aux électeurs sur le ton paternaliste du responsable syndical.

La disparition du travail industriel conduit à la recomposition d’une identité sociologique et résidentielle, reposant à la fois sur l’appartenance à un collectif d’habitation et sur la relégation de la figure du travailleur industriel, autrefois valorisé – et privilégié – mais désormais confronté à la fois à la pauvreté, au manque de possibilité de reconversion et exclu des réseaux d’entraide dont les Ouzbeks sont censés disposer. En effet, les réseaux familiaux des populations urbaines industrielles sont généralement peu étendus, particulièrement dans le cas, fréquent, des familles originaires d’autres républiques. Par ailleurs, les Ouzbeks eux-mêmes installés depuis longtemps dans le quartier (dont le parcours professionnel est donc lié à l’usine) soulignent souvent que leurs liens avec leur famille élargie sont assez ténus, l’essentiel ayant été tissé avec leurs amis et connaissances lors de leurs études, à l’usine ou dans le voisinage.

### **Le report de l’URSS sur la Russie, ou l’identité imaginaire des Tchkaloviens ethnicisée**

*De la stigmatisation de l’URSS à celle des Tchkaloviens :  
l’émergence d’une identité négative*

L’expérience de cette relégation, issue de la disqualification du monde industriel et du déclassement de sa main-d’œuvre, induit un rapport spécial et finalement une dépendance vis-à-vis du passé soviétique, caractérisé par le statut privilégié dont bénéficiait le triptyque usine-industrie-production.

Le secteur industriel, notamment lorsqu’il est spécialisé et reconnu comme stratégique, a été étroitement associé au destin de l’Union soviétique elle-même. L’effondrement de l’un et de l’autre, ainsi que du statut de ceux qui y travaillaient, a profondément altéré des repères et des représentations ancrés de longue date.

L’appartenance commune au monde technique et industriel est désormais vécue comme une stigmatisation, faisant l’objet d’un mépris généralisé, conforté par des salaires honteusement bas et distribués avec retard (il n’est pas rare que les salariés n’aient rien reçu depuis six mois ou plus).

En outre, l’humiliation subie au travers du travail fait écho à celle, politique, de la perte de toute valeur en tant que citoyen. Le monde industriel étant perçu comme “russe” et la légitimité des Russes dans la sphère publique de l’Ouzbékistan étant questionnée, les salariés et anciens salariés souffrent d’un manque de légitimité politique. Celui-ci, par extension, affecte l’ensemble des habitants de longue date du quartier aéronautique, ainsi que les Ouzbeks dont le passé industriel attire des

soupons de “russification”, avec ses conséquences sociales et morales supposées (pauvreté, alcoolisme, mœurs légères, etc.).

Les différentes scènes sociales tendent aujourd’hui à la parcellisation, bien que l’espace résidentiel, tout comme l’usine, constituent encore une référence centrale pour les individus. En effet, la communauté de destin de cette population s’est trouvée confortée par la catastrophe qu’a représenté pour eux la disparition de l’URSS. En premier lieu, les habitants se sont découverts apatrides, car ils étaient d’abord soviétiques. Les flambées nationalistes en essor depuis la perestroïka ont renforcé, par contraste, ce trait. Cette population se caractérise donc par son défaut d’“ouzbékité”, son passé industriel soviétique l’éloignant des valeurs traditionnelles supposément attachées au peuple ouzbek.

Ce phénomène est accentué par la proportion, relativement plus importante que dans le reste de Tachkent, de populations d’origine non ouzbèke. Mesurant le fossé réel existant entre leur vécu et celui de leurs compatriotes restés sur le sol d’origine (souvent en Russie), tout en ressentant avec violence leur exclusion au sein du nouvel État national, ces enfants et petits-enfants d’immigrés ont été contraints au repli sur les identités collectives resserrées du quotidien. Les populations issues du collectif de travail se trouvent dans une position douloureuse d’exclusion vis-à-vis à la fois de l’Ouzbékistan indépendant et de la Russie – une certaine lucidité ne pouvant leur permettre d’ignorer les difficultés d’installation en Fédération de Russie<sup>12</sup>.

L’impossibilité d’adhérer au programme officiel de l’indépendance, basé sur une transition progressive, non discriminante mais autoritaire vers la démocratie et le libéralisme économique (tous deux très limités dans les faits), incite à se centrer sur la stricte sphère économique, le souci de l’ascension individuelle ou familiale.

Mais la prédation des appareils administratifs et politiques corrompus, le manque de protection et de recours, notamment juridique<sup>13</sup>, face à ceux-ci dépriment le développement par “niches” ethniques ou sociales, souvent observé ailleurs dans des contextes de minorités discriminées, et ce malgré les flux d’argent envoyé par des proches travaillant en Russie. Cela explique que, dans les faits, la ségrégation et la segmentation du collectif sur une base ethnique et économique sont limitées.

Le mouvement de repli sur l’usine aéronautique de ses collectifs de travail et d’habitation est patent. L’usine est perçue comme un « morceau de l’Union Soviétique au cœur de l’Ouzbékistan indépendant »<sup>14</sup>. Les

<sup>12</sup> Des contacts sont conservés avec ceux qui ont tenté l’émigration ; certains sont d’ailleurs revenus, ne trouvant ni profession ni statut satisfaisant en Russie.

<sup>13</sup> Le sort de 80 ouvriers d’une usine de meubles du quartier a, par exemple, fait grand bruit : non payés depuis plus de huit mois, ceux-ci ont menacé de faire grève. Ils ont été licenciés sans recevoir quoi que ce soit, le directeur leur conseillant de « porter plainte, ou, mieux, d’écrire directement au Président ». Cette histoire revient souvent dans les entretiens, illustrant « l’absence totale de loi, sauf pour les riches ».

<sup>14</sup> Selon l’expression d’un directeur d’atelier de l’usine, mais souvent entendue, à la fois au sein et en dehors du collectif.

valeurs partagées du travail digne, productif, associées à la solidarité et à la coopération, sont opposées avec dédain à la valeur marchande, au commerce et aux services. « L'usine, "l'intelligence" [le savoir technologique], c'était l'affaire des Russes ; les Ouzbeks, eux, marchandent au bazar ». Ce type de discours est extrêmement fréquent, y compris de la part de personnes extérieures au collectif et au quartier.

Dans ce contexte, on note un glissement de plus en plus manifeste en faveur d'une réactivation de l'origine comme premier identificateur mobilisé dans la définition de soi. Il est particulièrement sensible pour les populations "russes" (ce terme renvoyant à l'ensemble des non-Turks et non-musulmans)<sup>15</sup>. Dès lors que la Russie s'impose comme principal héritier de l'URSS, tant symbolique que matériel et politique (dans la configuration internationale notamment), l'origine russe est mobilisée comme facteur d'identité rebelle aux pénuries et perversions de l'Ouzbékistan indépendant, qui apparaît construit *contre* l'URSS.

Le recours à la "soviéticité" et/ou à la "russité" – la seconde constituant une simplification rapide de la première – dans l'auto-identification provient également d'une tentative visant à redorer un statut social brutalement rabaisé, les membres du collectif étant passés du rang d'élite de la production et d'avant-garde politique à celui de minorité superflue et improductive.

En outre, la pénurie de représentants locaux ou professionnels laisse une place vacante offerte à l'influence et aux capitaux russes, appelés à reprendre en main le destin de l'usine et de ses collectifs face à des autorités politiques et administratives ouzbèkes discréditées.

*Trajectoires de la Russie et de l'Ouzbékistan postsoviétiques :  
une communauté de destin par-delà l'URSS*

Malgré son autoritarisme et son hostilité aux valeurs occidentales [...], le "communisme" soviétique est à ce jour "l'idéologie de la modernité" la plus efficace que l'histoire russe ait connue (Kagarlitsky 2004).

La profondeur et l'étendue des transformations opérées en Asie centrale en 70 ans de participation à l'Union soviétique révèlent à quel point cette remarque de B. Kagarlitsky est plus pertinente encore pour l'Ouzbékistan.

La normalisation du capitalisme russe est censée passer par la mise en place d'un nouveau management, la dépersonnalisation des entreprises, un durcissement du code du travail. On assiste en Russie à un processus d'éviction des oligarques, d'anonymat des corporations, qui sont cogérées par des institutions bureaucratiques étatiques. Une reprise en

<sup>15</sup> Le terme "Russe" ainsi étendu, est plutôt utilisé par les Ouzbeks eux-mêmes ; cependant, la même distinction est opérée par les différentes minorités, qui tendent elles aussi à opposer l'ensemble des diverses origines soviétiques non centrasiatiques aux "Ouzbeks", voire aux "Turks" dans certains cas.



main par l'État est également revendiquée en Ouzbékistan, où au moindre prétexte s'opère un transfert du contrôle des entreprises depuis les mains des oligarques de la première génération (les dirigeants de la perestroïka) vers celles des proches ou alliés du Président<sup>16</sup> et favorisant, accessoirement, de nouveaux entrepreneurs et des firmes avérées ou potentiellement multinationales.

En Russie comme en Ouzbékistan plane la figure ambiguë, à la fois rassurante et détestée, du président.

Ni les politiques du président, ni même son nom, n'ont tellement d'importance. Ce qui compte, c'est sa présence immuable. Il est installé au Kremlin et va y rester, que cela nous plaise ou non. Comme le climat ou le paysage qui nous entoure, c'est une donnée objective, à prendre ou à laisser. C'est ce qu'on appelle le patriotisme. Et au fond, c'est assez rassurant. Quand la démocratie est impossible, mieux vaut aimer ses dirigeants (Kagarlitsky 2004).

La fonction du président est de se maintenir au-dessus de la mêlée, veillant à la stabilité du système. La corruption généralisée légitime finalement la fonction pérenne du président : la stabilité d'une figure forte de l'exécutif doit garantir l'ordre et l'État, puisque l'anarchie et le chaos doivent être évités à tout prix.

Le détour traumatisant de la "thérapie de choc" dans le domaine économique distingue pourtant la configuration russe de celle de l'Ouzbékistan. En Russie, une structure politique institutionnelle a favorisé le jeu des alliances entre les différents groupes sociaux sous la forme partisane, alors que l'Ouzbékistan a développé des pratiques plus feutrées, basées sur les réseaux de connaissance, régionaux, d'administrations ou d'institutions. Au-delà de ces différences, certes majeures, on assiste, en Ouzbékistan comme en Russie, à un phénomène de dépouillement, d'épuration des clivages idéologiques dans le jeu politique institutionnel.

En outre, participant de l'inflation nationaliste et patriotique, intimement lié à la menace du terrorisme (tchéchène en Russie, wahhabite en Ouzbékistan), le culte de l'État fort s'explique aussi par l'histoire récente des pays de l'Union soviétique : le processus de pourrissement de l'État s'est accéléré à l'époque de la perestroïka, puis a pris une tournure dramatique au fur et à mesure que l'Union soviétique disparaissait. L'affaiblissement de l'État est donc associé, dans les esprits, aux conséquences désastreuses de la chute de l'Union et aux désordres de tout ordre. Un État fort, même "mauvais" (corrompu et autoritaire), semble alors la seule ambition réaliste pour une majorité de la population.

La Russie, comme de nombreux États issus de l'URSS, apparaît en ce sens partager avec l'Ouzbékistan un modèle de gouvernance postsoviétique

<sup>16</sup> L'ancien directeur général de l'usine Tchkalov, V. Kučerov, issu de la "vieille école" de l'aéronautique soviétique, a ainsi été démis de ses fonctions en janvier 2007 et remplacé par U. Sultanov, ex-premier ministre et proche du Président.

que ce dernier assume de longue date et sans complexe. L'autoritarisme et la distance toujours croissante entre une oligarchie et le "peuple" engendrent d'importantes contradictions avec les discours patriotiques et nationalistes, et ils semblent de plus en plus difficiles à tenir. Comme le remarque le jeune fils, actuellement au chômage, d'un couple d'ouvriers aéronautiques à la retraite :

Les dirigeants nous parlent de l'économie nationale, de la croissance ; mais tout ce qu'ils font, c'est utiliser le capital [de l'État] pour acheter des produits de mauvaise qualité en Chine et les revendre ici. Ils spéculent par le commerce et coulent notre industrie.

La Russie et l'Ouzbékistan entretiennent également des rapports différents vis-à-vis des investissements occidentaux. En Russie, ceux-ci bénéficient d'une image favorable depuis la croissance économique des années 2000, alors que le déséquilibre entre les capacités des investisseurs et l'économie nationale est jugé trop important en Ouzbékistan, qui perçoit les participations majoritaires dans les secteurs-clés comme un danger.

Pour l'Ouzbékistan, l'accession au marché mondial passe donc de plus en plus par une ouverture aux capitaux étrangers via la Russie. Celle-ci est supposée faire office de filtre, amortissant le choc et l'influence du marché mondial. En outre, alors que l'Ouzbékistan a joué, au moment de l'indépendance, la carte étasunienne contre l'hégémonie structurelle russe, les critiques venant des États-Unis à propos des violations des droits de l'homme et la menace des révolutions de couleur ont soudainement glacé les relations entre l'Ouzbékistan et l'Occident dans son ensemble. Un rapprochement avec la Russie, puissance à même de protéger des courroux américains et de négocier plus habilement, est alors apparu incontournable.

À Tchkalov, le désengagement partiel de l'État, en faveur notamment de l'Union des constructeurs aéronautiques (OAK), institution créée par la Russie afin de restructurer les réseaux de l'industrie aéronautique altérés par la dislocation de l'Union soviétique, représente pour le collectif l'unique, bien que vague, espoir d'une unité retrouvée face aux fragmentations que nous avons évoquées. Cependant, la réalisation d'un tel projet pourrait, dans les années à venir, être porteuse de déconvenues pour les membres du collectif.

En effet, seuls les ateliers et les sections rentables, ou occupant une place justifiée dans la chaîne de production transnationale modelée par la Russie, pourront subsister. Étant donné (et cela est largement admis) que leurs capacités de production n'égaleront jamais celles de l'Union soviétique, de nombreux ateliers, doublons d'autres unités de production, seront jugés superflus et condamnés. Les prémices de ce partage sont déjà visibles, entre les ateliers directement liés à la production aéronautique, dont les revenus et les débouchés sont internationalisés, et les autres,

strictement recentrés sur le marché national, voire très local (parfois guère au-delà de la région de Tachkent).

En outre, la création de l'OAK est la première étape d'une stratégie beaucoup plus étendue, visant à réunir les industries stratégiques ex-soviétiques, principalement liées à la défense, en holdings contrôlées par l'État et les administrations russes. Ainsi, si la restructuration du secteur doit répondre, comme proclamé, à une logique « stricte de marché », il n'en reste pas moins qu'« en période de transition, les mécanismes administratifs se justifient, précisément afin d'établir ces liens économiques »<sup>17</sup>. Afin de répondre aux impératifs du marché, la restructuration sera donc pilotée par les administrations russes. Cela constitue une sérieuse perte d'autonomie pour les directions des entreprises concernées et celles-ci se montrent, face à ce projet, beaucoup plus prudentes, voire réticentes, que la masse des salariés, enthousiasmée par la perspective d'un rapprochement avec la Russie et bercée de la promesse du retour des « spécialistes » russes.

De fait, en février 2007 a été officialisée la décision du transfert sur le sol russe, à Oulianovsk, de la production des différents modèles de l'IL-76, activité principale et traditionnelle de l'entreprise de Tachkent. Ni la Russie, ni l'Ouzbékistan, ni l'OAK n'ayant l'intention de soutenir sérieusement la mise en place d'un plan de reconversion de la main-d'œuvre<sup>18</sup>, le coup de butoir risque d'être fatal à l'identité du collectif de travail, à moins que celui-ci ne trouve dans ces épreuves les ressources pour exprimer et défendre ses intérêts et son existence. Le mouvement de réorientation pourrait alors catalyser la tendance à rechercher, une fois de plus, des modèles et des solutions aux problèmes vitaux du côté de la Russie.

De leur côté, les investisseurs et les partenaires potentiels de l'entreprise aéronautique s'accommodent du rôle d'intermédiaire de la Russie, qui semble plus fiable et rassurante que les interlocuteurs ouzbeks. Les figures présidentielles reflètent également ce schéma : Poutine n'apparaît-il pas comme « le seul allié des capitalistes occidentaux qui, arrivés en Russie pour y créer une nouvelle économie de marché, se sont sentis perdus au milieu d'une foule de tyrans corrompus »<sup>19</sup>, tandis que Karimov symbolise à lui seul l'arbitraire « oriental » ?

En laissant la sous-traitance et la complexité des négociations politico-commerciales aux partenaires russes, meilleurs connaisseurs des réseaux et des pratiques locales, les Occidentaux espèrent limiter les risques et faire des économies. Le rôle de « grand frère » ressurgit donc dans le contexte même du tumulte de la globalisation, révélant une

---

<sup>17</sup> Selon les termes de Boris Alešin, directeur de l'Agence fédérale russe pour l'industrie Rosprom, avril 2007.

<sup>18</sup> Dans le cadre de cette restructuration de la production, un premier « plan social » prévoit le licenciement de 2 000 salariés.

<sup>19</sup> *Washington Post*, 26 février 2004, p. 14.

échelle symbolique de “civilisation” dont la Russie serait le pôle européen et l'Ouzbékistan, le pôle oriental.

L'insertion de la Russie dans le marché mondial lui confère un rôle de tuteur et de modèle pour l'Ouzbékistan, même et y compris sur le plan de la conscience et de la lutte sociales. Cette modernité sociale vient appuyer la perception essentialiste de Russes plus “civilisés” et plus combattifs que les “Orientaux”, telle qu'elle s'exprime dans le quartier des constructeurs aéronautiques.

*Clivages entre l'ancienne population soviétique et les Ouzbeks provinciaux*

À Tchkalov en effet, le clivage se creuse de plus en plus entre les anciens salariés installés depuis longtemps par le biais de l'entreprise, descendants de véritables dynasties ouvrières, et les nouveaux venus ouzbeks, souvent d'origine rurale, travaillant fréquemment dans le secteur informel des petites entreprises commerciales, du bâtiment, ou au bazar Aviasozlar, pôle d'activité opposé à la fois spatialement et symboliquement à celui de l'usine.

Les migrations, à l'époque soviétique puis après l'indépendance, ont renforcé l'idée d'une supériorité, d'un degré plus élevé de “civilisation” des populations liées à l'industrie, éduquées et modernes, plus ouvertes à la mobilité et au monde que les ruraux, de fait moins russifiés. La sédentarité (entendue comme enracinement au sein du quartier), garante traditionnelle des solidarités locales, ne va plus de soi. Elle a non seulement perdu ses vertus positives, mais est même devenue un handicap, un frein à l'ascension sociale et au développement personnel.

L'ampleur du mouvement d'émigration dans les années 1990 confère cependant aux populations déjà installées à ce moment-là un capital social plus étendu, susceptible d'être mobilisé pour quitter le pays. L'hypothèse de l'émigration devient envisageable, chacun ayant au moins un parent ou une connaissance à l'étranger, la plupart du temps en Russie<sup>20</sup>, mais aussi parfois aux États-Unis, en Europe ou en Israël. Alors que les enfants et petits-enfants des “anciens” de l'usine, liés à la production et à l'URSS, cherchent à quitter l'Ouzbékistan, des ruraux ouzbeks tentent de gagner Tachkent, y compris via le recrutement de l'usine.

Un clivage se confirme donc sur une base ethnique, favorisant l'apparition d'interprétations à connotations racistes<sup>21</sup>. De ces représentations, il ressort que “l'Oriental”, “l'Asiatique”, est désespérément voué aux

<sup>20</sup> Cette vague d'émigration concerne surtout les salariés les plus qualifiés, ainsi que les Russes, Coréens, Allemands, Juifs, Tatars, etc., tous largement russifiés.

<sup>21</sup> Celles-ci s'expriment jusque dans la relation à l'enquêteur : la fréquentation, même occasionnelle, d'un Français représente un décloisonnement et une occasion de mise en valeur personnelle. Un jeu permanent de mise en relief de la proximité et de la distance entre les deux interlocuteurs s'instaure, toujours en référence à un “autre”, que ce soit “le Russe”, “l'Ouzbek” ou “l'Américain”.

activités commerciales et agricoles, et la valeur de l'entreprise aéronautique lui échappe totalement. Par extension, la mobilisation du passé mythique local de l'usine aéronautique et de ses collectifs tend à contredire celle du passé lui aussi mythique, mais répondant à une temporalité tout autre, de l'Ouzbékistan indépendant, placée sous le signe de Tamerlan.

Cependant, les deux catégories de population actuelles du quartier des constructeurs aéronautiques, les "autochtones", dont l'installation est directement liée au travail à l'usine aéronautique, comme les nouveaux arrivants d'origine rurale, partagent une même représentation de leur société opposant le "peuple" aux "dirigeants", auxquels sont nécessairement associés les riches. Cette dichotomie forte tempère le clivage fondamental entre urbains et ruraux, salariés de l'industrie et *kolkhoziens*, russophones et ouzbèkophones. Abordant ce thème des identités différenciées au sein du quartier, de nombreux interlocuteurs insistent sur ce fait, comme soucieux de ne pas induire le chercheur occidental en erreur :

Bien sûr, les Ouzbeks ont leur propre mentalité, et la vie au *kishlak* est très différente de celle que nous avons connue en travaillant ici, à l'usine. Mais ils travaillent dur aussi et comme nous, ils se demandent à chaque fois comment ils vont pouvoir finir le mois. Le peuple souffre de l'injustice et les autres s'enrichissent de plus en plus par le vol.

Ces paroles d'une femme ingénieur de l'usine aéronautique à la retraite se reflètent dans le discours d'un homme d'une trentaine d'année, Ouzbek originaire de la région de Tachkent et installé dans le quartier depuis six ans :

Les Musulmans savent travailler avec cœur, ils ne peuvent pas voler, ni se mettre de l'argent dans les poches. Ceux qui agissent ainsi, qui exploitent le peuple, ne sont pas des Musulmans, quoi qu'ils en disent. [...] Les Russes qui travaillent à l'usine sont aussi des gens bien, mais ils ne devraient pas boire<sup>22</sup>.

Le rôle de l'entreprise est central : c'est en son sein que les populations ont pu se rencontrer, qu'elles ont associé leurs efforts, collaboré. Leur mixité (ethnique, sociologique, linguistique), voire leur métissage, est désormais perçue comme un élément de clivage, en regard des "vrais" Russes comme des "vrais" Ouzbeks. Elle accroît les

<sup>22</sup> On ne peut s'empêcher de penser aux socialistes romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les pensées se caractérisaient par une fusion socio-éthique entre morale, politique et, bien souvent, religion dans la protestation contre les capitalistes, l'injustice et l'arbitraire. Félicité Robert de Lamennais, par exemple, oppose ainsi « la race égoïste de l'intérêt pur », poussée par « l'intérêt personnel, étroit et sec », qui « étouffe au fond de l'âme les mouvements généreux », « abaisse et pousse sur la pente des convoitises brutales » à « la race sympathique du devoir et du droit » (2009 [1839], p. 57 *sqq*). Comme sous la plume de Lamennais, le mot *désordre* est récurrent dans les entretiens pour qualifier la période de crise qui débute avec la perestroïka. Le système économique et politique, injuste, est considéré comme une injure à la volonté divine ou, plus souvent, aux valeurs ancrées de longue date que légitimait l'État soviétique, notamment celles du travail et du savoir.

possibilités d'émigration, obsession d'une société qui se ressent enclavée et recherche en permanence des portes de sortie.

L'idéologie officielle de l'Ouzbékistan indépendant attribue aux populations issues de l'immigration soviétique une image de "colons" qui légitime de manière tacite leur déclassement social. Celui-ci est, en retour, assimilé au "sabordage", voire au "sabotage" de l'Union, de l'usine et du travail productif lui-même. Dans cette perspective, le travail conserve la valeur sacrée que lui conférerait l'idéologie soviétique, puisqu'il permett(r)ait le maintien d'une harmonie à la fois économique et sociale, et constitu(er)ait une base rationnelle de coopération entre les différentes fonctions professionnelles et les différentes nationalités.

## Conclusion

### **L'histoire indissociable de l'entreprise, de l'URSS, de l'Ouzbékistan et des solidarités locales**

L'entreprise Tchkalov est encore source de sens commun. Pour la majeure partie de la population du quartier aéronautique, elle demeure le baromètre de l'économie et de la société dans son ensemble : à l'image de l'usine, le "pays" (aussi bien l'URSS que l'Ouzbékistan) aurait été livré au pillage et à l'incurie de dirigeants autochtones corrompus, promus à la tête de l'État. C'est à l'aune de ce qui s'est passé dans l'entreprise que sont interprétés l'effondrement de l'URSS et ses prolongements catastrophiques. En elle se rencontrent l'histoire vécue et les affres de la grande histoire, plus insaisissable.

Il ne fait aucun doute que, pour la majorité des intéressés du quartier aéronautique, cette intime relation entre l'URSS, l'Ouzbékistan, leurs trajectoires personnelles et l'usine perdure. Si l'entité symbolique du quartier devait s'éteindre, entraînant la perte de son autonomie et la condamnation à se lancer dans une compétition anonyme avec d'autres espaces pour attirer ressources et activités, le quartier serait bien mal armé de sa dignité perdue.

La reconfiguration du jeu des identités mobilisables se fera en tout état de cause dans un contexte marqué à la fois par des phénomènes de dissociation des collectifs de travail et d'habitation, d'affirmation et de tension identitaires, sur fond de confinement sociopolitique en Ouzbékistan, contrastant avec les perspectives d'accès accru au marché mondial, à d'autres modèles de développement, de coopération et d'organisation *via* la Russie.

Dans ce paysage où s'entremêlent identités "nationales", culturelles, résidentielles et professionnelles, les enjeux sont immenses. Le destin de l'entreprise apparaît donc, une fois encore, déterminant non seulement pour ses collectifs, réels et imaginaires, mais aussi pour l'Ouzbékistan et l'espace postsoviétique dans leur ensemble.

## Ouvrages cités

KAGARLITSKY Boris

2004 *La Russie aujourd'hui : néo-libéralisme, autocratie et restauration*, Paris, Parangon.

LAMENNAIS Félicité Robert de

2009 [1839] *De l'esclavage moderne*, Paris, Le Passager clandestin.

## Résumé

Cet article illustre quelques dynamiques de l'édification des identités et solidarités dans un quartier industriel de Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan. Les observations dégagées mettent en lumière les processus de recomposition identitaire des populations mixtes et urbaines de l'Asie centrale, depuis la perestroïka et les indépendances des États de la région.

Dans le contexte de crise industrielle engendrée par la rupture des liens soviétiques, les populations ouvrières ont subi collectivement une paupérisation sans précédent et une diversification professionnelle forcée, déstabilisant une identité "plurinationale" fondée sur le travail, l'usine et l'URSS.

À mesure que le collectif de travail s'affaiblissait s'est opéré un glissement de l'identité professionnelle vers une identité résidentielle, faisant du quartier des constructeurs aéronautiques une figure emblématique de l'Ouzbékistan soviétique déchu. Depuis les années 1990, le paysage démographique a, en outre, été modifié : tandis qu'une partie importante des populations russophones liées à l'entreprise émigrerait, de nombreux Ouzbeks ruraux, dans leur tentative d'accéder aux ressources de la capitale, venaient s'installer dans le quartier, entraînant un clivage sensible entre ces deux populations. Or la fonction intégrative de l'usine, mise à mal, peine à compenser les prémices d'une ségrégation sociale et ethnique. Le report de l'URSS sur la Russie intervient alors comme une tentative pour sortir de l'ornière ; et l'intégration programmée de l'entreprise dans une structure industrielle aéronautique postsoviétique (OAK) mise en place par la Russie fait écho au prestigieux passé soviétique.

## Abstract

*Identity and Solidarity among the Aeronautic Builders of the Industrial Area of Tashkent*

In this article, we intend to illustrate some of the identity and solidarity-building dynamics at work among the inhabitants of one of the major industrial areas of Tashkent, the capital of Uzbekistan. These observations shed light on the process of reconstitution of identity among the composite and urban population of Central Asia, since the perestroika and independence. In the context of massive industrial crisis generated by the breaking of economic ties with the Soviet Union, industrial labour underwent an unseen and collective impoverishment, and were forced into a professional diversification – or *deprofessionalization* – while destabilizing a "multinational" identity based on industrial work, the factory and the USSR.

As the industrial ties weakened, the locality of the aeronautic builders has experienced a transition from a profession-based to a residence-based identity, which

has become emblematic of a fallen erstwhile Soviet territory. Moreover, the demographic composition altered profoundly during the 1990s: while a large part of the population formerly linked to the aeronautical factory strove for emigration, many originally rural Uzbek-speaking new inhabitants, attracted by resources and opportunities of the capital, settled in the relatively affordable aeronautic locality. This trend resulted in a cleavage, and provided the grounds for an ethnic and social segregation, against which the traditionally integrative functions of the factory appeared to be matchless. Under such circumstances, a transition of the USSR into the present Russian Federation is noticeable, which seeks to come out of this precarious situation by implementing a project to integrate the aeronautic factory in an overall post-soviet aeronautical industrial structure (OAK), thus echoing the prestigious soviet past.

**Mots-clés :** Ouzbékistan, Tachkent, Industrie, Aéronautique, URSS, identités postsoviétiques, OAK.

**Keywords:** Uzbekistan, Tashkent, Industry, Aeronautic, USSR, Post-soviet identities, OAK.